

MALGRE-NOUS

J'avais 16 ans, j'étais un « malgré-nous » en Prusse Orientale

Les mémoires de Guerre

D'un Mosellan, incorporé de force

Dans l'armée allemande à 16 ans



L'Alsace et la Moselle occupées ont fourni 1 % du contingent total des forces armées allemandes, soit 130 000 hommes, dont 100 000 Alsaciens et 30 000 Mosellans. Parmi les 130 000 hommes qui furent appelés, 30 % furent tués ou portés disparus, 30 000 blessés et 10 000 invalides.

Il est particulièrement malaisé de déterminer combien de malgré-nous sont morts au front et combien sont décédés suite à leur captivité dans les camps russes. L'historien Régis Baty avance cependant les chiffres suivants : 24 000 morts au front et 16 000 en captivité soviétique ou yougoslave, dont peut-être entre 3 000 et 6 000 morts au seul camp de Tambov, ainsi 40 000 ne sont pas rentrés à l'issue de la guerre.

Texte reconstitué à partir des notes de Roger FRANCOIS prises à son retour de Russie, mises en forme et complétées par Aline GOSTOLI-FRANCOIS durant des entretiens qui se sont déroulés en 2012 & 2013.

Sommaire

1) « Les voilà qui reviennent ! »	3
2) L'occupation	5
3) Malgré moi.....	8
4) Départ pour le front	12
5) Baptême du feu	15
6) La débâcle.....	18
7) L'évasion.....	20
8) L'espoir déçu, prisonnier des Russes	22
9) Le camp d'ORCHA	27
10) Le long retour.....	30
11) Souvenirs épars	36
12) Les retrouvailles	39

1) « Les voilà qui reviennent ! »

Je suis né le 19 août 1927 dans un petit village de Moselle près de Metz, à Sainte RUFFINE au lieu-dit le « GOGLO ».

J'étais le troisième enfant. L'ainé, Raymond, était alors âgés de 13 ans et Auguste de 8 ans. Ma sœur, Marie Aline, qui naquit 18 mois plus tard, devait compléter le tableau de famille.

Au dire de ma mère j'étais rempli d'énergie, plutôt turbulent et pas toujours obéissant, ce qui me valu de nombreuses fessées. Pourtant, ma mère était une femme pieuse et très douce qui, jamais n'élevait la voix mais possédait un caractère bien trempé. Une main de fer dans un gant de velours. Elle tenait à ce que nous soyons bien élevés et ne laissait rien passer. Ce dont je ne peux que lui être reconnaissant.

Mon père, un pacifiste d'un caractère plutôt intraverti, était devenu taciturne depuis son retour du front de la guerre 14-18. Il avait été gravement blessé par un éclat de shrapnel reçu dans la cuisse et avait failli perdre sa jambe. En effet, sa blessure suppurait constamment du fait des éclats d'os éparpillés dans sa chaire. C'est ma mère, grâce à des soins constants, qui lui avait évité l'amputation. Il finit par guérir mais devait rester handicapé et surtout traumatisé par ses souvenirs de guerre jusqu'à la fin de sa vie. Son frère, lui n'en était pas revenu.

En 1934, mon second frère Auguste, mourut suite à une hémorragie interne provoqué par une chute de bicyclette.

J'étais alors jeune et insouciant et je ne réalisais pas le drame que cela fût pour mes parents.

J'aimais l'école qui était dirigé par notre instituteur Mr MAULET et ou je me révélais plutôt bon élève. A 11 ans j'obtenais mon certificat d'études.

J'étais encore bien jeune lorsque j'ai décidé que, plus tard, je serais militaire. Un ami de la famille, Mr LAJEANNE, sans enfant, s'était pris d'affection pour moi dès mon plus jeune âge et m'avait pris sous son aile.

Lorsque je lui fis part de mon désir, il m'encouragea vivement dans ce sens, d'autant plus que je suis issu d'une famille d'officiers de l'armée française, tous sortis de l'école de Saint Cyr. C'est lui qui s'était chargé de m'inscrire à l'École des

Enfants de Troupe d'EPINAL où je devais entrer dès mes 12 ans révolus pour y préparer Saint Cyr à mon tour.

Mais, les événements devaient en décider autrement.

A la déclaration de guerre en août 1939, je venais tout juste d'avoir 12 ans. Comme tout le monde nous pensions que la guerre serait de courte durée et surtout, qu'en aucun cas, les allemands franchiraient la frontière, qui était si bien protégée par la ligne Maginot.

Il est impossible de décrire notre déception et notre peine devant ce que fut la triste réalité ; nous n'arrivions pas y croire, les allemands avait profité du seul endroit non protégé, et avait envahi la Belgique pour contourner nos défenses. La FRANCE avait perdu la bataille ...

Et pourtant envers et contre tout, nous nous refusions d'accepter qu'elle ait perdu la guerre.

Je me souviens du jour où, pour la première fois, nous fûmes mis en face de l'évidence : ma mère, ma sœur et moi nous tenions sur le seuil de notre maison, lorsque, de loin, nous entendîmes le martellement des bottes, accompagné d'un chant de l'armée allemande, puis nous aperçûmes, au bout de la rue, les premiers soldats.

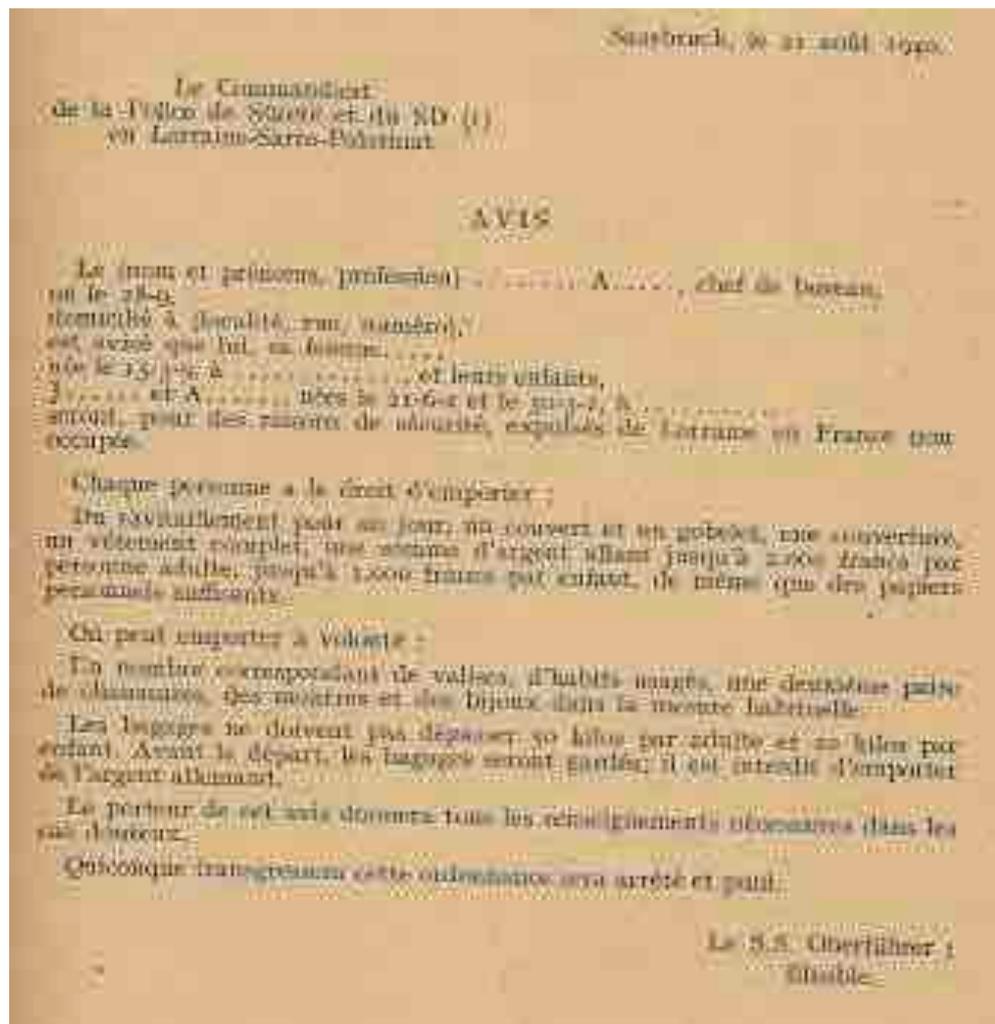
Ma mère, qui avait connu la guerre de 1914-1918 d'où notre père était revenu gravement blessé et handicapé à vie et au cours de laquelle celui-ci avait perdu son frère, se mit à pleurer en disant « *les voilà qui reviennent !* ».

Nous entrâmes aussitôt dans la maison en fermant bien notre porte et, lorsque les soldats traversèrent le village, ils ne rencontrèrent âme qui vive. Tous se terrèrent dans leur maison.

2) L'occupation

Mon frère aîné, Raymond, qui venait tout juste de se marier fut mobilisé le premier jour de la déclaration de guerre. Il ne tarda pas à être fait prisonnier pour être ensuite renvoyé dans son foyer en tant que Lorrain.

Un peu plus tard commencèrent les expulsions : mon frère et sa jeune épouse faisaient partie du lot 1)



1) Le nombre des expulsés est évalué à 165 000 personnes, soit 120 000 pour la Moselle et 45 000 pour l'Alsace

Nous les accompagnâmes jusqu'aux cars qui devaient les transporter pour une destination inconnue. Nous craignions que ce fut en Allemagne. Nous pensions que notre tour n'allait pas tarder à arriver et nous nous tenions prêts avec 40 kg de bagages par habitant. Les expulsions cessèrent ... et nous restâmes au village, nous demandant ce que les allemands allaient faire de nous.

Petit à petit les allemands s'installaient, s'organisaient, nous ne pouvions qu'attendre et subir.

Les programmes scolaires ne comportaient plus que la langue allemande; le français nous était tout simplement interdit. Aussi pour suivre les conseils de nos parents qui craignaient la réaction des allemands nous évitions de parler devant eux; quant à parler leur langue ... nous en étions encore bien éloignés, tout au moins dans notre village et plus encore dans ma famille où, malgré la longue occupation allemande de 1870 à 1918 la seule langue parlée n'avait jamais été que le français.

Bien vite nous comprimes que, pour les allemands, il allait de soi que les enfants, fille et garçons, devaient s'enrôler dans la jeunesse Hitlérienne (Hitler Jugend), les B.D.M. pour les filles.

Quasiment tous les jeudis, jour de congé scolaire d'alors, nous avions droit à la visite d'un représentant du mouvement qui venait trouver nos parents pour essayer de les persuader de faire entrer leurs enfants dans le mouvement. Pour nos parents cela était impensable; cela représentait pour eux un reniement de notre appartenance à la France à laquelle nous demeurions profondément fidèles.

Nous devions alors user de ruse pour éviter de les rencontrer ou pour trouver des excuses car il eut été dangereux de laisser entrevoir nos sentiments.

Un jour, devant leur insistance teintées de menaces, nous dûmes, avec quelques camarades de mon âge, nous plier à leurs exigences mais nous avons trouvé un moyen de nous soustraire aux exercices qui faisaient partie du programme en nous rendant au lieu de rendez vous en sabots, on ne trouvait déjà plus de chaussures à acheter sans un bon d'achat que nous délivraient les allemands.

Je crois me souvenir qu'ils se calmèrent pour un temps.

Le temps passait, les mois s'ajoutaient aux mois les années aux années, nous grandissions, ce qui commençait à inquiéter mes parents. Si rien ne se passait, je serais avant trop longtemps, en âge d'être appelé à faire le service militaire

Les nouvelles de ce qui se passait nous parvenaient par le bouche à oreille.

Nous savions que déjà beaucoup de jeunes gens, des lorrains avaient été enrôlés de force dans l'armée allemande. Nous savions aussi que beaucoup avaient essayé de

s'y soustraire en essayant de passer la ligne de démarcation pour se rendre à l'intérieur de La France. Ce qui ne se faisait pas sans un risque énorme. Nous savions aussi que certains s'étaient fait rattrapés et, considérés comme déserteurs, payaient parfois de leur vie quand ce n'était pas les parents qui en payaient le prix, ainsi que nous l'avait raconté une de mes tantes; un de ces jeunes s'était fait prendre et, de là, les allemands l'avait conduit devant deux cercueils où gisaient ses parents fusillés pour donner un exemple de ce qui attendait les déserteurs.

Dans le même temps nous commençons à entendre de plus en plus parler d'un débarquement possible de l'Armée américaine et, nous reprenions espoir ; toute notre attention était tendue vers cette éventualité. Mes parents pensaient qu'ils arriveraient avant que j 'atteigne mes 18 ans.

Enfin, nous apprîmes un jour que le débarquement avait bien eu lieu en Normandie, c'était le 6 Juin 1944. A cette nouvelle, nous pleurions de joie ; nous allions enfin être libérés.

3) Malgré moi

Parallèlement à ce qui se passait en Normandie, sur le front russe les batailles faisaient rage, les hommes tombaient en masse des deux côtés du front.

Les allemands voulaient renforcer les rangs et, pour ce faire, décidèrent d'enrôler les garçons dès l'âge de 16 ans. Je me trouvais dans cette tranche d'âge et nous nous attendions à ce qu'un ordre de mission me parvienne d'un jour à l'autre.

Que faire ? M'échapper ? La chose me paraissait possible. Pierre, mon meilleur ami, habitait le dernier village jouxtant la ligne de démarcation où ses parents géraient une grande ferme. Plusieurs fois par semaine son père traversait la ligne pour livrer du fourrage ou tout autre chose ; il aurait suffi que Pierre (qui avait le même âge que moi) et moi, nous nous cachions sous le contenu du charriot pour nous retrouver du bon côté. Mais quel cas de conscience pour un adolescent de 16 ans ...! N'allaient-ils pas s'en prendre à nos familles ?.. Ce que je ne pouvais même pas imaginer. Ne restait alors plus qu'à attendre ce qui allait se passer et nous en remettre au destin. (1)

Un ordre de mobilisation ne tarda pas à nous parvenir, nous devions nous rendre à METZ pour rejoindre tous les jeunes gens de mon âge. C'était le 2 Juillet 1944 soit un mois seulement après le débarquement...

Nous nous retrouvâmes à METZ, à la gare des marchandises qui était clôturée par une grille de fer, parqués comme un troupeau de moutons destiné à l'abattoir ; métaphore qui, sur le moment, ne nous serait pas venue à l'esprit mais qui correspondait bien à ce qui nous attendait...

Certains malgré-nous ont déserté pour rejoindre la Résistance ou la Suisse, mais leurs familles furent parfois déportées dans des camps de travail ou de concentration. Ce fut notamment le cas de 123 habitants de Longeville-lès-Saint-Avoid, parents de réfractaires, envoyés d'abord au camp de Woippy, un camp de répression près de Metz, puis en camp de concentration. L'application stricte de la Sippenhaftung, induisant la responsabilité collective de la famille en cas de délit, menaçait directement la famille des insoumis. Cette pratique obligea donc la plupart des conscrits, non seulement à entrer dans l'armée allemande, mais aussi à y rester. Certains le faisaient pourtant avec l'intention de se rendre sur le front russe, mais les chances de réussite étaient minces. L'Allemagne nazie avait pris soin de ne pas former d'unités exclusivement composées de conscrits du Luxembourg, d'Alsace ou de Moselle. Les risques de mutinerie auraient été évidemment trop importants. Isolés dans des troupes composées majoritairement d'allemands, les « malgré-nous » devaient se plier à une discipline de fer dans des unités où l'esprit de corps laissait peu de place aux écarts de conduite. Parmi ceux qui choisirent tout de même de désertir devant l'ennemi, certains furent repris et exécutés, sans autre forme de procès, comme « traîtres à la Patrie allemande ».

Nos Parents qui étaient venus nous faire leurs adieux se tenaient de l'autre côté de la grille.

Nos mamans, nos frères, nos sœurs pleuraient. Mon ami Pierre se tenait à mes côtés. Lorsqu'il fit ses adieux à ma sœur, il lui dit en sanglotant "je ne reviendrai plus ...". Nous n'avions que 16 ans, Pierre avait pressenti qu'il ne reviendrait pas et, ce fut le cas.

Dans un premier temps, suivant la procédure qui jusque là était en place, les appelés devaient d'abord effectuer la préparation, « *l'Arbeitsdienst* » qui durait 6 mois. A l'issue de cette préparation ils étaient renvoyés dans leurs foyers pour un congé de courte durée avant d'être incorporés dans la Wehrmacht.

Beaucoup de lorrains qui avaient dû en passer par là avaient profité de ce congé pour tenter de s'échapper, ce qui devenait de plus en plus difficile et dangereux.

Je pense que nos parents se raccrochaient alors à l'espoir que, en six mois, bien des choses pourraient se produire et peut être même que la guerre serait terminée sans que leurs enfants soient incorporés de force dans la Wehrmacht et, de là, envoyés au front.

Nous fûmes alors mis en rang et conduit sur le quai de la gare où nous embarquâmes dans des wagons de voyageurs pour une direction qu'une pancarte, portée par un de nous, indiquait : DANTZIG-OLIVA en Prusse Orientale, sur les bords de la Baltique.

Après un voyage de deux jours environ, nous arrivâmes à destination : un camp de travail où nous allions effectuer la préparation militaire qui se résumait à des exercices de tir, de la marche et, le plus souvent à creuser des fondations en vue de la construction de baraquements destinés aux gradés. Durant cette période la vie était supportable; nous mangions à notre faim.

Les gradés étaient assez sympathiques, mais mon pays et plus encore ma famille me manquait. Enfin nous savions que, après six mois, nous aurions droit à une permission et, cette perspective nous permettait de prendre notre mal en patience.

Malheureusement ce n'est pas du tout ainsi que cela se passa. Nous étions sur place depuis 3 mois, lorsque le 2 Novembre, alors que nous étions sur le chantier, on nous fit rentrer au camp pour nous annoncer que nous allions être démobilisés ; nouvelle dont nous ne pouvions que nous réjouir avant d'apprendre que, si les six allemands qui se trouvaient parmi nous allaient bien rentrer en permission, il n'en était pas de même pour nous autres les lorrains.

Nous devons rester sur place. A ce moment là, il n'était plus possible de correspondre avec la Lorraine, impossible de tenir nos parents informés de ce changement.

Pendant 10 jours nous errons dans le camp, quasiment à ne rien faire, un peu à l'abandon ; personne ne se soucie de notre nourriture. Nous avons faim. Après quelques jours, nous trouvons derrière les cuisines quelques pommes de terre et du lait. A l'aide de quelques planches récupérées sur le chantier de construction, nous faisons du feu et réussissons à faire un peu de purée qui, pour un temps, calmera notre faim.

Le 16 Novembre nous recevons l'ordre de rendre toutes nos affaires militaires et ce, dans la plus stricte propreté. Pendant deux jours ce n'est que nettoyage. Nous nous retrouvons alors en civil, ce qui nous ramène encore plus sûrement en pensée à la maison auprès des nôtres. Au matin, nous recevons nos papiers qui comportent la feuille d'incorporation dans la Wehrmacht, tout cela sans que nous en ayons été prévenus.

C'est en rang et entourés de soldats allemands que nous quittons le camp en direction de la gare où l'on nous fait monter dans des wagons à bestiaux, pour une destination inconnue. Nous roulons depuis deux jours et deux nuits lorsque nous arrivons dans une petite ville qui - nous l'apprenons - porte le nom de BELLEGARDE.

C'est là que nous allons être équipés : uniforme neuf et tout le barda. Le jour même nous repartons, toujours dans des wagons à bestiaux, une fois encore pour une destination inconnue. Un voyage qui dure trois jours avec une halte à STOLP en POMERANIE où, dans un Centre d'accueil, nous aurons droit à une assiette de potage, sans rien de plus. Depuis que nous avons entamé ce voyage, nous n'avons quasiment rien mangé.

Nos estomacs crient famine. Lorsque nous réintégrons les wagons un spectacle inattendu s'offre à nos yeux : le feu a pris aux bagages disposés au milieu du wagon et qui contenaient nos habits civils. Plusieurs de nos camarades ont leurs valises complètement brûlées. J'ai de la chance de retrouver la mienne intacte. Le préposé à la surveillance du wagon a fait de son mieux pour maîtriser l'incendie mais seul, n'a pas réussi à tout sauver. Nous repartons et c'est à 1 heure du matin que nous arrivons à SCHWEITZ en POLOGNE ; petite ville située non loin de la VISTULE.

C'est exténués, sous un magnifique clair de lune, que nous parvenons devant la caserne où nous devons être hébergés. Le Lieutenant qui nous accompagne a du mal à se faire ouvrir les portes. Tout le monde dort. Là nous sommes répartis dans les chambres où nous ne tardons pas à sombrer dans un profond sommeil. Le lendemain, grand branle-bas. Un homme est désigné pour aller à la cuisine chercher du café ; il s'agit d'un sous-officier dont la tête ne me plait guère.

Nous apprenons que la caserne est déjà occupée par de jeunes recrues venant de DANTZIG. Nous n'allons pas tarder à faire leur connaissance lors du rassemblement dans la cour de la caserne.

De là des groupes sont formés, nous sommes répartis à raison de 8 allemands et deux ou trois lorrains. Nous avons ordre de rendre les uniformes neufs que nous portons qui seront remplacés par de vieilles défroques, portées par des générations antérieures et des souliers minables et usagés.

4) **Départ pour le front**

Le lendemain sera pour nous le début de la "vraie guerre" ; une période de ma vie dont je suis alors loin d'imaginer ce qu'en sera la durée et les conséquences.

Un allemand est désigné comme chef de chambre. Lever à 6 heures, mise en ordre de la chambre, déjeuner et en route pour le terrain d'exercices situé à 7 kms. Nous rentrons à midi. Repos jusqu'à 14 heures et reprise des exercices jusqu'au soir.

Quelquefois nous allons au champ de tir où je me révèle plutôt mauvais tireur, ce qui me vaut d'être mal vu par les instructeurs. On nous apprend à tirer avec des balles à blanc sur des mannequins représentant des soldats anglais. Quelle ironie, ce n'est sûrement pas cela qui fera de moi un meilleur tireur !

Tous les mardis nous devons nous rendre à 7 kms pour creuser des tranchées et c'est dans l'eau jusqu'aux chevilles que nous travaillons.

La semaine suivante je tente de me faire porter malade mais le toubib ne marche pas, me flanque à la porte, en disant "la prochaine fois, c'est en prison que je t'enverrai". Je réalise que je m'en suis tout de même tiré à bon compte.

NOEL 1944 à la caserne. Je me remémore les Noel de chez nous, ma famille, ma mère. Nous essayons de ne pas trop penser aux lendemains et réussissons, malgré tout, à nous amuser un peu. Nous savons que le lendemain nous allons nous acheminer en direction du front, distant de 120 kms. C'est harnachés de tout un lourd équipement que nous prenons la route. Déjà dans ma tête, je me dis que ce sera peut-être l'occasion pour moi de m'évader en passant du côté des russes.

Première étape : 40 kms à travers des routes enneigées et glissantes. Étape pénible ; nous sommes fourbus. Nous couchons dans une école à même le plancher. Je m'endors aussitôt, sachant que deux heures plus tard ce sera à mon tour d'être de garde. De garde, je me retrouve seul devant une campagne recouverte de neige, que la lune éclaire d'une lueur blafarde. Un silence de mort, la neige étouffant même le bruit de nos pas. C'est là que, me retrouvant face à moi-même, je réalise d'autant mieux la situation dans laquelle je me trouve à présent et mes pensées s'en vont vers mon pays, vers les miens, ne sachant pas quand, ou si, je les reverrais et cela me donne envie de pleurer, cela me fait mal.

En approchant du front, je me demande ce que demain me réserve, ce que me réservent les jours à venir.

Pourtant, malgré tout je garde espoir, j'ai confiance en mon destin ; cette confiance, qui - jamais - ne me quittera, c'est sans doute à elle que je dois d'être revenu de l'enfer.

Le lendemain : debout à l'aube et c'est la longue marche qui recommence. Nous allons tous silencieux, sans proférer une parole, machinalement, comme des automates.

Le soir nous avons la chance de trouver un meilleur gîte, nous sommes logés chez des civils. Vite, dans la salle à manger des bottes de paille s'entassent et je m'endors profondément à peine allongé. Demain nous avons repos jusqu'à midi car, les 40 kms qui nous séparent du front nous devons les faire de nuit.

C'est un peu plus dispos le lendemain à midi que nous reprenons la route et marchons jusqu'à 20 heures.

Nous n'en pouvons plus ; il est encore plus fatigant de marcher de nuit. Vers onze heures nous arrivons dans un petit village du nom de « WALDAOSEE » Tout est calme. Nous sommes dans la nuit du 31 Décembre au 1er janvier 1945. Ainsi s'annonce pour nous la nouvelle année. Nous sommes au terme de notre voyage. Le Capitaine se charge de la répartition des groupes et du logement de chaque section. Pendant ce temps, nous avons repéré le bistrot du patelin dans lequel nous nous précipitons. Après la marche que venons d'effectuer sans boire, nous sommes assoiffés. Très vite des bruits de voix retentissent ; nous devons à nouveau nous regrouper par section et par groupe pour repartir dans une autre direction à l'ouest du village, ce qui nous oblige à parcourir encore 4 kms.

Nous n'en pouvons plus. Notre groupe qui se compose de 8 lorrains, 1 roumain et 1 allemand est commandé par un officier allemand d'un certain âge (du moins en comparaison du nôtre) plutôt compréhensif. La garde doit être aussitôt assurée mais aucun de nous ne s'en sent capable ; le sous-officier n'insiste pas. Nous nous effondrons sur notre lit de paille pour sombrer dans un profond sommeil jusqu'au matin 8 heures. En nous réveillant, nous, les Lorrains, nous nous embrassons pour nous souhaiter la bonne année, sous l'œil ébahi des allemands qui n'y comprennent rien.

Pour ce premier jour, nous nous occupons uniquement de ranger nos affaires et de prendre possession de notre bicoque qui se compose de deux pièces : la cuisine et la chambre à coucher, si l'on peut l'appeler ainsi. Le toit est effondré. Dans chaque pièce se trouve un fourneau en terre cuite. Cela va nous permettre de nous chauffer

un peu c'est la vie du front qui commence. Des nuits de garde, longues et fatigantes, à rester durant deux heures tapi dans une tranchée à écouter, épier le moindre bruit. Le vent qui souffle en rafale a un son si lugubre et vous glace jusqu'aux os ; les pieds trempés, le corps glacé on attend d'être relevé. Parfois une fusée illumine le ciel, rendant le décor encore plus lugubre. A peine rendormi, il faut à nouveau se lever pour reprendre la garde.

Au bout de 6 jours nous déménageons pour aller nous installer un km plus loin, cette fois chez des civils : une famille polonaise, très gentille, toute apeurée de voir arriver tant de monde. Nous avons vite fait connaissance et, dès qu'ils ont compris que nous sommes français un courant de sympathie passe entre nous.

Nous devons aller chercher notre soupe au village, à 5 kms, c'est une bien maigre ration qui nous est servie. Nous avons faim.

A côté de la maison il y a des paysans qui font cuire des pommes de terre pour les cochons. Tous les jours nous y allons ; ils nous laissent prendre des pommes de terre : c'est si bon quand on a faim. Pendant ce temps nous construisons des abris dans les bois, ce qui est très dur car il faut creuser dans un sol gelé et ensuite transporter des gros troncs d'arbres. Les abris terminés, nous occupons la place. Il fait un froid terrible. Nous avons bien un poêle mais pas moyen d'obtenir une flamme ; à peine allumé, une épaisse fumée âcre se répand dans la pièce, au risque de nous asphyxier. Depuis que nous sommes arrivés sur place, nous n'avons toujours pas vu un seul russe. On nous dit qu'ils sont tout près mais, où ?.. Nous allons bientôt le savoir.

5) Baptême du feu

En effet, le lendemain l'alerte est donnée, les troupes russes se trouvent à quelques kms et quelques tanks ont été aperçus aux environs. Alors plus de repos possible.

Nous restons toute la nuit dehors à grelotter dans la neige ; défense de faire du feu ; nous nous terrons comme des taupes. Le lendemain, de nouveau toute la journée à monter la garde avec presque rien dans l'estomac car le ravitaillement n'arrive plus. Nous sommes obligés d'aller dans les maisons abandonnées pour trouver de quoi nous nourrir un peu. Dans leur fuite précipitée les habitants ont tout laissé dans l'état ; parfois la soupe cuit encore sur le feu, la table est mise.

Toute la nuit jusqu'à l'aube, nous recevons l'ordre de rassembler les munitions et de les entasser pour les faire sauter. Nous portons les obus à raison de 3 ou 4 en même temps, ce qui est lourd et harassant.

Soudain sur notre gauche nous percevons un bruit de chaînes ; nous pensons qu'il s'agit d'un tank russe. L'un de nous s'écrie : « ce sont les russes ! ». Nous tremblons de peur mais continuons à avancer, le bruit se rapproche. Soudain à un tournant nous apercevons une forme noire, il s'agit d'une autochenille allemande, ce qui nous rassure pour un temps.

Contre-ordre nous est alors donné : nous devons charger les munitions dans l'autochenille en un temps record. Le chargement terminé, ils repartent dans leur véhicule tandis que nous avons ordre d'abandonner notre position pour nous replier à 6 kms. Nous laissons un homme sur place avec une mitrailleuse pour laisser croire aux russes que nous sommes toujours là.

Cela fait 48 heures que nous allons de gauche à droite, sans répit. Nous ne souhaitons plus qu'une chose : pouvoir enfin dormir, ce que nous espérons pouvoir enfin faire une fois que nous aurons parcouru les 6 kms qui nous restent à parcourir.

Une fois arrivé, il n'en sera toujours pas question ; nous devons nous terrer dans la neige et attendre jusqu'au soir. Attendre la nuit pour pouvoir à nouveau nous replier. Rien à manger et défense de quitter son poste.

A trois heures nous n'y tenons plus et, à 4 ou 5 nous décidons d'entrer chez un paysan pour nous chauffer un peu.

A peine entrés, nous apercevons des pommes de terre à l'eau dans une casserole ; nous demandons si nous pouvons les manger ; ils acceptent et, c'est avec avidité que nous nous précipitons sur la casserole qui est vidée en un instant. En quittant ces braves gens, ils nous donnent encore à chacun la moitié d'un chou-navet que nous trouvons délicieux.

Le soir venu nous quittons nos positions dans la neige et nous allons occuper des

maisons mais nous sommes toujours tenus de monter la garde. Notre besoin de sommeil est si impératif que nous violons toutes les consignes ; les allemands n'ont qu'à se débrouiller. Ils ont peur de quitter leur poste pour venir se chauffer.

Le lendemain nous restons toute la journée chez les polonais et, le soir venu, un copain et moi nous nous retrouvons un moment seul, à nous chauffer : un instant de répit volé, il fait si bon au coin du feu. Par la fenêtre, je vois des lumières rouges qui scintillent dans le ciel ; je me demande ce que c'est. Intrigué, je sors et je constate que tout le monde s'enfuit, les jambes à leur cou et j'en vois un tomber, face en avant pour ne plus se relever. Je comprends alors que c'est du sérieux : ce sont des balles qui sifflent autour de nous. J'appelle mon copain et, c'est sous une pluie de balles et de toute la vitesse de nos jambes que nous traversons un espace découvert pour aller nous mettre à l'abri dans un petit bois de sapin. Pour moi, il s'agit du baptême du feu ; un instant que jamais je ne pourrais oublier. Je pense que, lors de cette fuite, plus d'un homme de notre section ne s'est pas relevé.

Moins exposés dans le bois, nous devons attendre et tenir le coup jusqu'à l'aube ; nous nous mettons à l'abri dans un grand trou, la mitrailleuse en batterie. Nous sommes frigorifiés.

Devant nous, nous distinguons des lueurs rouges qui illuminent le ciel : ce sont des maisons qui brûlent. Un calme relatif étant revenu, nous retournons chez les Polonais pour nous réchauffer un peu. Nous les trouvons apeurés suite à la fusillade, les femmes pleurent, les enfants crient c'est un spectacle désolant. Pourtant nous n'avons pas le temps de nous émouvoir, nos vies sont en danger, seul compte le moyen de les sauver.

A l'aube nous quittons nos positions et nous dirigeons sur la ville de THORN, située sur la Vistule, à proximité d'un petit village qui se nomme RENSCHKOWO. Nous entrons au fort "Nord" et là nous recevons enfin une soupe, la première depuis 6 jours et chacun un demi-litre de vin chaud. Nous avons la permission de nous allonger sur le plancher et de dormir jusqu'au matin : un rêve ! Je n'ose pas y croire. Le lendemain nous nettoyons nos fusils, nous touchons des munitions et nous montons de nouveau en ligne. C'est à 2 kms devant le fort que se trouvent les tranchées enfin ce qui sert de tranchées car, en fait, il ne s'agit que de trous de un mètre de profondeur où nous devons nous tenir à deux, accroupis, nuit et jour à attendre.

Je suis équipé d'un Panzerfaust, un jour mon copain BIGARE me demande comment cela fonctionne, j'en sais guère plus que lui ! Mais je lui dis : « Je vais te montrer comment ca marche ». Il y a un bouton rouge, j'appuie, et la charge est

partie. Heureusement elle n'a pas explosée et s'est fichée dans la neige, par contre la flamme qui est ressortie du tube a créée un trou de 15 cm dans la paroi de notre trou.

Avec de vieilles planches que nous avons réussi à trouver et ramasser à la sauvette, nous construisons tant bien que mal une espèce de toit qui se trouve vite recouvert de neige, ce qui nous protège un peu du vent. Il souffle en rafale, le froid, la peur, nous empêche de dormir et nous sommes glacés jusqu'aux os.

Après 4 jours dans ces conditions, je constate que je ne sens plus mes pieds ; ils sont en train de geler. Je me fais porter malade et suis admis à l'infirmierie où j'arrive juste avant qu'il ne soit trop tard. Les pieds entourés de papier journal, je suis couché sur une paille, heureux de ne plus entendre les hurlements du vent et surtout de ne plus avoir froid. Après six jours, je suis considéré comme guéri et il me faut retourner en enfer. J'aperçois au loin les russes qui font du traîneau. Ils nous laissent tranquille, nous ne tirons pas non plus.

Quelques camarades lorrains manquent déjà à l'appel, tués au cours d'une patrouille. Nous vivons comme des abrutis, sans plus rien penser, sans plus rien voir.

Après 8 jours, nous sommes relevés par d'autres. Il est grand temps, nous n'en pouvons plus. Le lendemain les Russes attaquent en masse à l'endroit même où nous nous trouvions la veille. Nous devons évacuer le fort et nous rendre au centre de la ville. Dès l'approche du danger notre Capitaine a disparu comme par enchantement ; c'est donc un lieutenant qui prend le commandement de la compagnie. De nouveau, nous nous retrouvons dans les tranchées, cette fois dans la direction opposée à celle que nous occupions, toujours dans les mêmes conditions : pas moyen de dormir. Au crépuscule nous avons ordre d'évacuer.

6) La débâcle

Les Russes avancent de plus en plus vite ; il semble que, à présent, rien ne pourra les arrêter. Toute la nuit nous errons dans la ville, sans savoir où aller. Les maisons brûlent, les fils téléphoniques pendent lamentablement de tous les côtés. Partout, tout autour de nous ce n'est rien que chevaux morts. Parfois, dans le noir, je butte sur quelque chose, je me penche et constate que c'est un cadavre. Devant nous les mitrailleuses crachent le feu et la mort dans cette nuit lugubre. A chaque coin de rue l'on s'attend à se retrouver face aux Russes. Au matin c'est la débâcle qui commence ; la grande retraite de l'armée allemande qui, partant des rives de la Vistule ne s'arrêtera que lorsque les troupes alliées auront fait leur jonction définitive avec les troupes soviétiques à Berlin.

C'est la débandade, chaque soldat se débarrasse de ce qu'il peut de façon à être moins gêné dans sa fuite. J'ai jeté mon masque à gaz, ma Panzerfaust qui est très lourde (un petit lance grenade antichar), mais il ne faut pas se faire prendre, sinon

Les allemands, pour la plupart, n'osent pas le faire.



Soldats allemands portant des Panzerfaust

Chacun marche comme il peut ; on dirait des moutons affolés, sans berger. Des deux côtés de la route ce n'est que carcasses de camions démolis ; les terrains aux alentours sont recouverts de morts. Les Russes continuent à avancer il ne nous est pas permis de nous arrêter, obligés de suivre les ordres du lieutenant qui nous ordonne d'aller toujours plus vite. Des avions russes passent en rase-motte au-dessus de nos têtes, nous sommes à la merci des tirs de mitrailleuses. Vers le soir nous recevons une soupe aux pois bien chaude ce qui nous remet un peu d'aplomb..

Notre groupe reçoit alors l'ordre d'entreprendre une reconnaissance à l'orée du bois qui se trouve à droite de la route. Le sous-officier nous intime l'ordre de le suivre mais, au milieu de cette débâcle, nous, les Lorrains, nous réussissons à nous éclipser et à nous mélanger avec d'autres unités. Après un moment ordre nous est

donné de nous disséminer dans la plaine pour donner moins de prise à l'aviation russe qui n'a qu'à tirer dans le tas. Sur la gauche un embranchement qui conduit sur la route principale de SCHWEIZ.

Devant nous la Vistule qu'il nous faudra traverser la nuit tombée. Ce qui s'avère tout particulièrement dangereux car là, étant à découvert, nous serons la cible de l'artillerie et de l'aviation.

Heureusement je ne ferai pas cette traversée.

Nous sommes allongés dans la plaine dans l'attente de recevoir l'ordre de traverser lorsque, un des cinq lorrains (tous de METZ) qui étaient demeurés soudés, nous propose que nous quittions notre position pour aller jusqu'à une ferme qui se trouve à une centaine de mètres de là pour essayer de trouver un peu de lait.

Quand nous nous levons quelques balles sifflent à nos oreilles, nous courons alors de toute la vitesse de nos jambes et réussissons à atteindre la ferme. Nous sommes alors surpris de constater que d'autres ont eu la même idée que nous ; la ferme est envahie par des soldats allemands qui se réchauffent auprès du feu. Nous entrons dans la cuisine où nous sommes interpellés par un lieutenant qui nous demande ce que nous faisons là et où se trouve notre compagnie. Nous lui répondons que nous avons perdu notre compagnie. Il nous dit alors de nous joindre à la sienne ce qui ne nous convient pas car nous avons ébauché un plan qui est de nous évader pour aller rejoindre les Russes.

7) L'évasion

Profitant d'un instant de liberté, je sors de la cuisine et je rencontre un paysan qui m'inspire confiance et qui doit être le propriétaire de la ferme. Je lui demande alors si nous pourrions nous cacher chez lui ; interloqué, il ne me répond pas mais, lorsque je lui explique que nous sommes des Français, il accepte de nous conduire jusqu'à l'écurie où se trouve un petit réduit meublé d'une table, d'un lit et une armoire.

Ce réduit comporte deux issues, juste ce qu'il nous faut au cas où les allemands se mettraient à nous chercher.

Une fois l'affaire conclue, je retourne à la cuisine chercher mes copains et nous essayons d'entrer dans l'écurie sans nous faire remarquer.

Sur les conseils du fermier, nous montons aussitôt dans le grenier rempli de foin et nous nous y cachons.

Au milieu de la nuit nous entendons les allemands qui quittent la ferme et nous entendons la voix du lieutenant qui est à notre recherche. Envahis par la peur d'être découverts, nous demeurons sans bouger et le silence se fait ; ils sont repartis sans nous. Nous éprouvons alors une joie immense ; serions-nous libérés de l'armée allemande ? Nous sortons de notre cachette et rentrons dans la chambre, demeurant sur nos gardes, craignant le retour des allemands. Le fermier vient alors nous rassurer et nous propose de descendre quelques bottes de paille pour que nous nous y étendions. A minuit c'est la panique : les allemands sont revenus ; ils sont entrés dans l'écurie ; nous comprenons que l'un d'eux cherche sa baïonnette. Nous tremblons de peur. S'ils nous découvrent, considérés comme déserteurs, nous savons ce qui nous attend : nous serons fusillés.

D'autant plus que nous avons déjà arraché tous les insignes de l'armée allemande de nos uniformes.

Heureusement ils repartent presque aussitôt. Nous osons croire qu'ils ne reviendront plus et nous nous laissons glisser dans un profond sommeil dont nous sortons un peu reposés. Pendant deux jours nous attendons l'arrivée des Russes. La femme du fermier, une brave femme, nous apporte tous les jours à manger.

Enfin, nous sommes le dimanche 4 février 1945 ; dehors il gèle à pierre fendre. Nous venons de terminer notre repas de midi, tout est calme, seul un bruit de voiture vient troubler le silence, ce qui éveille notre curiosité. Nous jetons un coup d'œil par la lucarne de notre petit logis et l'un de mes camarades s'écrie "voilà les Russes" Nous sommes très émus, tout en étant inquiets ; quel accueil vont-ils nous réserver ? Nous portons l'uniforme allemand !

Après nous être assurés que nos fusils avec leurs les munitions sont bien entassés dans un coin, nous nous tenons prêts à nous rendre, bras en l'air. Nous entendons la femme du fermier qui parle avec un officier et la porte s'ouvre avec fracas, laissant apparaître deux officiers et un soldat.

Après la fouille réglementaire l'officier nous fait comprendre de prendre tout ce que nous avons et il nous conduit à la cuisine où il nous fait servir à manger et, pour la première fois nous goûtons à la traditionnelle vodka que les Russes nous proposent ; une tasse pleine à chacun. Nous y goûtons, buvons à petite lampée ; l'officier qui nous observe, prend sa tasse, la boit d'un trait et la retourne sur la table en nous faisant signe d'en faire autant ; nous lui obéissons, l'officier lève son verre et nous buvons "**à la prospérité de la France**".

C'est enfin la délivrance, la délivrance du joug nazi mais nous sommes encore bien loin du jour de notre véritable libération. Mais cela nous l'ignorons encore !

8) L'espoir déçu, prisonnier des Russes

Nous quittons la ferme à 3 heures en nous serrant la main entre fermiers et soldats russes. Nous roulons pendant deux heures. Durant le voyage le soldat qui nous conduit veut que nous chantions des chansons françaises, ce pour quoi nous ne nous faisons pas prier ; c'est tellement beau de pouvoir chanter dans notre langue. Nous arrivons dans un village assez important où la population est en émoi et où les russes pullulent.

Nous sommes alors conduits devant un officier qui nous interroge. Nous lui disons et répétons que nous sommes français, enrôlés de force. Il donne alors ordre de nous enfermer dans une petite écurie d'environ 5 m² où se trouvent déjà 15 allemands, 1 Alsacien, 1 tchèque et 1 chèvre !

Vers 5 HEURES, un soldat russe arrive et demande que les cinq français sortent ; nous osons croire que c'est pour nous accorder une mesure de faveur mais c'est pour nous ordonner d'aller chercher quelques bottes de paille que nous devons entasser dans un autre réduit et nous devons rejoindre les autres ;

Comme j'approche de l'écurie un russe s'approche de moi et me fait signe d'enlever mes bottes. Je ne peux faire autrement que de m'exécuter ; heureusement une sentinelle qui observe la scène l'oblige à me les rendre.

Si les premiers russes que nous avons rencontrés se sont comportés avec nous en alliés, semblant avoir compris la situation dans laquelle nous nous trouvons, nous allons bien vite comprendre que la plupart ne sauront faire la différence entre les allemands et les français, nous traitant en "ennemi déchu". En effet, en pleine nuit nous sommes réveillés par la sentinelle qui vient d'entrer et ne trouve rien de mieux que de nous donner des coups de pieds et des coups de crosse.

Nous ne comprenons pas pourquoi ce réveil brutal : il nous fait comprendre que nous devons nous déshabiller et leur donner nos pull over. Je n'ai pas de pull ; alors ils prennent ma veste ; il fait déjà si froid, je vais avoir encore plus froid.

Le lendemain le Lieutenant vient chercher les 5 Lorrains et le Tchèque.

On nous conduit vers la plus belle maison du village où nous entrons, poursuivis du regard scrutateur des sentinelles.

A l'intérieur se trouve devant chaque porte une sentinelle. Le Lieutenant me fait signe d'entrer dans l'une des pièces et je me retrouve devant un haut gradé (peut-être un Général) installé dans un confortable fauteuil.

Il me questionne sur différentes choses et plus particulièrement sur la France et le Général de Gaulle.

Je lui réponds de mon mieux ; notre conversation, qui se fait en allemand, est traduite par un russe...

De retour au village on nous demande de débarrasser une écurie dans laquelle se trouve un fourneau en terre cuite que nous devons allumer ; nous passons une partie de l'après-midi à enfourner du bois un travail assez agréable, en l'occurrence.

Pour le moment nous avons assez à manger. Les Russes qui se trouvent à côté nous apportent qui un morceau de pain, qui d'autre un peu de soupe ou des pommes de terre. Ce qui aurait pu nous laisser supposer qu'un régime un peu particulier était réservé aux français.

Le Lieutenant vient toutes les demi-heures contrôler si le fourneau chauffe et pour ce faire, il crache sur le fourneau et, après une grimace comique, il s'écrie "Nié karajo" (Pas bon !). C'est une petite anecdote amusante dans cette triste histoire.

Nous restons là 4 jours puis nous sommes rassemblés, une vingtaine et nous partons, sans manger pour une marche de 30 kms.

Parmi nous se trouve un allemand de 53 ans qui a les deux pieds traversés par une balle à la hauteur des chevilles il se traîne lamentablement ; il aurait besoin d'être soutenu mais, ses compatriotes ne feront pas un geste pour l'aider, il ne va pas pouvoir continuer et, s'il tombe, nous savons ce qui l'attend, il ne faut pas de trainards, il sera achevé ; les allemands ne font toujours rien pour l'aider ; que font-ils du terme si cher de camarade prôné dans leur langage, dans leurs chansons ? Pendant les 8 kms qu'il nous reste à faire c'est nous, les Lorrains, qui le porterons alors que pour nous il représente l'ennemi, mais n'est-il pas avant tout un homme.

Enfin nous arrivons dans un grand camp de prisonniers KULMSEE en Pologne où se trouvent déjà entassés 10 000 à 12 000 prisonniers.

Depuis le matin nous n'avons rien mangé, nous sommes tenaillés par la faim pourtant ce n'est pas encore aujourd'hui que nous mangerons. Nous serions heureux si nous pouvions au moins dormir. On nous fait entrer dans une écurie où heureusement il y a de la paille en abondance. Devant la porte se trouve un soldat juché sur une voiture, mitraillette en mains car bien sûr, il n'est pas question que nous sortions. Le lendemain un officier prend note de notre état civil. On nous laisse entendre que nous aurons du pain à midi : combien long nous parait le temps à attendre ce quignon de pain.

Nous apprenons que nous sommes là provisoirement. Nous y resterons 4 jours. 4 jours durant lesquels nous recevrons du pain à raison de 1 pain pour 30 ou 40 hommes autrement dit juste un avant-goût ; un jour nous aurons un peu de bouillon et les jours suivants 2 ou 3 pommes de terre à l'eau ; juste de quoi subsister. Par bonheur nous avons la chance de trouver sous le fumier de l'écurie quelques

betteraves à demi pourries que nous dévorons avec avidité ; j'en mange la moitié et je garde l'autre moitié pour le lendemain.

Le moment est venu de prendre la route pour on ne sait où, nous recevons un morceau de pain. Nous marchons toute la journée sous une tempête de neige, sans nous nourrir de la journée. C'est une longue file de prisonniers qui s'étend à perte de vue, certains marchent pieds nus. A coté de moi se trouve un Alsacien qui a eu la mâchoire fracassée par un coup de crosse, et qui ne peut manger le pauvre morceau de pain qu'il a reçu et il me le donne !

Nous avançons sans prononcer un mot. Nous sommes exténués, gelés, affamés, chacun espérant seulement ne pas tomber. Parfois, en traversant un village nous voyons des Polonais sur leur porte qui se moquent de nous ; bien sûr, pour eux, nous représentons l'Armée allemande en déroute. Nous baissions un peu plus la tête et continuons notre route, enfin ce qui sert de route car il s'agit plutôt d'une succession de trous plus ou moins grands. Les camions qui passent nous frôlent de si près que, parfois, ils fauchent trois ou quatre hommes en même temps et ce sans s'arrêter, sans même jeter un coup d'œil. Chacun essaye, de son mieux, de se protéger des camions en évitant l'extérieur de la colonne, il n'empêche que beaucoup n'y couperont pas, d'autant que les Russes décident de temps en temps de couper tout simplement la colonne, sans prévenir, écrasant sans hésitation tous ceux qui se trouvent sur leur passage. C'est un spectacle terrifiant, un film d'horreur auquel nous assistons, dont nous sommes les acteurs impuissants ; des images effroyables que jamais notre mémoire ne pourra effacer.

Nous marchons ainsi pendant 6 jours et nous arrivons à SICHENAU. Nous sommes toujours en Pologne. On nous a fait arrêter mais nous devons encore attendre, debout, pendant 4 heures, sous une pluie fine et pénétrante qui tombe maintenant sans interruption.

On nous fait alors entrer dans un nouveau camp. Nous mourons de faim et de soif, nous sommes frigorifiés, terrassés de fatigue, nous n'en pouvons plus. On se décide enfin à nous faire pénétrer dans le camp où une chambre nous est attribuée ; une pièce pas très grande où nous sommes entassés les uns sur les autres sans trouver la place de nous étendre. Malgré tout nous sommes contents d'avoir un toit sur la tête. Nous demeurons ainsi pendant deux jours, dans l'incapacité de faire un mouvement, et sans manger.

Nous avons faim mais nous sommes encore plus taraudés par la soif, mais ; on ne nous propose même pas un peu d'eau. Au bout d'un certain temps j'essaye de m'extirper de ma position pour sortir voir si je peux trouver un peu d'eau. Je parcours le camp sans rien trouver. A la fin, je me vois réduit à boire un peu d'eau stagnante dans un trou marqué par le talon d'une botte. Avec la pluie, la neige a fondu. Je continue à errer encore un peu, en quête d'une croûte de pain mais je ne

trouve rien. Je fini par retourner dans la pièce que j'ai quittée, craignant de ne plus trouver la force de remonter l'escalier qui y donne accès.

Enfin on nous dit de descendre, que nous allons recevoir un peu de soupe. Nous attendons près de deux heures pour finalement nous entendre dire de remonter : il n'y aura pas de soupe. Je souffre au point d'en arriver à me demander s'il ne vaudrait pas mieux que je sois mort.

Pourtant, au plus fort de ma souffrance et de mon désespoir, il me reste encore un sursaut de volonté. Je pense à mon village à ma maman, mon papa, mon frère, ma sœur qui m'attendent là bas et je demande à Dieu de me venir en aide et j'ai l'impression qu'il me soutient. Je me dis que même les plus grandes misères ont une fin. De nouveau on nous appelle pour la soupe ; est-ce vrai cette fois ? Dieu merci ! Nous recevons chacun un demi-litre de soupe.

Quelle joie ! Il faut voir comme nous nous jetons sur les gamelles et c'est un peu réconfortés que nous remontons ; notre moral reprend le dessus, quand bien même nous avons toujours faim, peut-être même plus qu'avant à présent que nous sommes un peu revigorés. Notre instinct de vie reprend le dessus alors que nous étions entrain de sombrer dans une sorte d'inconscience.

Le lendemain nous passons à l'épouillage. Nous sommes en effet rongés par les poux.

Durant environ 3 semaines nous restons dans ce camp. Pendant cette période une sélection est effectuée entre français et allemand, ce qui, toutefois n'apporte aucun changement au traitement que nous subissons. Nous ne savons toujours pas quel est le sort qui nous attend et il nous arrive de perdre courage.

Enfin, le 10 Mars on nous informe que nous allons partir pour la Russie.

De bonne heure le matin nous sommes tous rassemblés dans la cour et c'est l'attente interminable par un froid violent et, cette fois encore, rien dans l'estomac. Ce n'est qu'à la nuit tombante que nous recevons un peu de soupe et nous partons pour la gare qui ne se trouve pas très loin. Pourquoi nous avoir laissé toute une journée dehors dans le froid sans rien dans l'estomac ?

C'est de la cruauté de la part des Russes, il faut bien l'admettre. Arrivés à la gare on nous compte et nous recompte et nous recompte encore ; à se demander si les Russes savent compter ou s'ils veulent nous faire languir encore un peu plus longtemps dans le froid ; il ferait si bon à l'intérieur des wagons, même sans chauffage, même sans paille. Enfin nous pouvons monter, c'est la ruée ; on dirait des loups affamés se ruant sur leur proie. Et c'est un long et douloureux voyage qui commence et qui durera dix jours, sans que nous sachions où nous allons, sans

même connaître la direction que nous avons prise. Pendant toute la durée du voyage nous avons comme seule nourriture un quart de soupe le matin, un quart le soir et deux tranches de pain dur, mais rien à boire, pas une goutte d'eau.

C'est là que se situe notre calvaire, nous avons tellement soif. A partir du cinquième jour nous n'arrivons même plus à déglutir tellement nous sommes tenaillés par la soif. Nous sommes bien sûr complètement déshydratés. Nous nous affaiblissons de plus en plus. La fièvre s'empare de nous.

9) Le camp d'ORCHA

Après dix jours, nous arrivons à ORCHA en Russie blanche entre MINSK et SMOLENSK.

En descendant du train, ne tenant plus sur nos jambes, nous apercevons une flaque d'eau croupissante et sale, recouverte par la suie des locomotives. Nous nous précipitons pour y boire comme des animaux.

Nous nous mettons en rang et c'est à nouveau l'interminable attente que les Russes aient terminé de compter et de recompter une fois encore... Le camp se trouve en dehors de la ville, à plusieurs kms de la gare. Enfin nous nous mettons en marche, dans un état de fatigue extrême et pourtant contents d'être enfin arrivés à destination. Il est tard lorsque nous arrivons. Devant le camp, nouvelle attente. Nous constatons qu'il y a déjà d'autres prisonniers dans ce camp, qui y sont - nous l'apprendrons plus tard - depuis très longtemps. Un baraquement nous est attribué où nous sommes tenus en quarantaine. Pour le moment, seul ce qui compte pour nous c'est de pouvoir dormir, ce qui ne tarde pas à être le cas.

Le lendemain nous recevais chacun 300 gramme de Pain rassis et une soupe chaude. Ce n'est pas grand-chose mais au combien nous apprécions cette faible ration après deux mois durant lesquels nous n'avons quasiment rien eu à manger.

Nous n'avons pas besoin de travailler. Au début, défense de nous approcher des autres à cause de la contagion. Nous sommes à nouveau infestés par la vermine qui nous ronge et nous empêche de dormir ; les punaises étant venues s'ajouter aux poux. Dans notre baraquement nous sommes quasiment tous atteint de dysenterie, ce qui commence à faire des ravages dans nos rangs.

Je ne suis pas épargné. Je n'ai plus d'appétit, plus de force, je m'affaiblis un peu plus de jour en jour. Je demande à passer une visite médicale. Je devrai m'y prendre à plusieurs fois avant d'être admis à l'infirmerie et ce, sur l'insistance de mes camarades qui s'inquiètent de l'état dans lequel je me trouve. Le lendemain, ayant enfin pu voir un médecin, celui-ci déclare que je suis atteint d'une pleurésie et d'une congestion pulmonaire. Je suis dévoré par la fièvre, je ne peux presque plus rien avaler, je maigris de plus en plus ; bientôt je ne peux plus

Tenir sur mes jambes et pas de médicaments où si peu : aspirine, charbon, codéine je crois que c'est tout ce dont on dispose.

Alors commence pour moi les longues nuits d'insomnies ; je passe mes nuits assis dans mon lit. J'ai alors le temps de réfléchir à mon sort ; je ne me fais plus

d'illusions, j'attends la mort, je l'attends maintenant comme une délivrance, je l'accepte. Je crois que c'est à ce moment là qu'un soldat allemand dont je n'ai jamais oublié le nom : Ernst SCHURHOFF, qui se trouvait comme moi hospitalisé, mais en meilleure forme, s'est penché sur moi et m'a tendu la main. Voyant que je n'avais plus ni la force, ni la volonté de porter la nourriture à ma bouche, il m'incitait à manger en me donnant la nourriture à la cuillère, m'encourageant à me nourrir en me rappelant mon pays, ma famille, ma mère qui m'attendait. Je lui dois en partie d'avoir surmonté la situation extrême dans laquelle je me trouvais.

(La guerre terminée et de retour dans ma famille, je cherchais à le retrouver, pour lui exprimer ma gratitude. Il vint d'ailleurs, après la guerre me rendre visite).

Ce qui est sûr, c'est que j'essayais alors de lutter, je ne sais toujours pas comment ni par quel moyen j'en trouvais encore la force, sans doute mu par un puissant instinct de conservation et en souvenir des miens.

Vers la fin du mois de mai, je suis transféré dans un autre hôpital situé en dehors du camp où j'apprends que les Français allaient être rapatriés mais que ceux qui sont trop malades resteront au camp. Je lutte alors de toute la force de ma volonté pour paraître moins malade ; je veux partir avec les autres. Lorsqu'on mesure ma température, je fais descendre le thermomètre pour qu'il ne dépasse pas les 37°3 et que l'on croit à ma guérison. Je ne me rends pas bien compte de l'état dans lequel je suis ; je suis incapable de marcher 10 mètres sans m'effondrer.

Un soir mes camarades viennent me faire leurs adieux. Je vois s'éloigner celui qui fut non meilleur copain : René BIGARE et qui, jusque là, était toujours auprès de moi. Je suis alors envahi par une profonde tristesse, je reste seul, plus d'ami, plus personne avec qui je puisse parler français. Je vais peut-être mourir seul, sans témoin pour rapporter mes derniers instants à mes Parents. Durant deux jours je reste prostré, anéanti, désespéré puis, je reprends courage ; tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Je réalise par la suite que les camarades lorrains qui, parfois me rendaient visite, le faisaient moins pour me tenir compagnie que pour récupérer le pain que je n'arrivais plus à manger. C'était une déception mais je ne leur en voulais pas ; c'est humain !

Quelques jours plus tard, je suis transféré dans un hôpital plus petit, implanté en pleine campagne où l'on se serait presque senti libres s'il n'y avait pas eu ces affreux barbelés qui s'imposaient à la vue. Là nourriture y est un peu meilleure mais encore bien insuffisante, ce qui ne favorise guère la convalescence. La boisson est rare et, comme nous sommes tous fiévreux

Le manque de boisson est un supplice. La boisson que l'on nous sert se limite à un quart de café le matin. Comme nous sommes au mois de juillet et qu'il fait chaud, j'en profite tous les jours pour aller prendre l'air. Je transporte ma paillasse et je

m'étale au soleil où je réussis à dormir peu, ce qui est difficile de faire la nuit, sinon impossible, nos lits étant envahis par les punaises. En Russie les punaises abondent même dans les hôpitaux.

Les jours succèdent aux jours, dans la même monotonie. Je vais un peu mieux. Je n'ai plus de température. Nous sommes au mois d'août.

Un jour quelques prisonniers arrivent à l'hôpital. J'apprends que, parmi eux, se trouve un Français, ce qui me remplit de joie ; je ne me sens plus seul, j'aurai quelqu'un à qui parler dans ma langue, ce qui ne m'a plus été possible depuis trop longtemps. Je reprends espoir d'autant plus que j'apprends qu'au camp se trouvent encore une cinquantaine de Français ce qui sera l'occasion - du moins je l'espère - qu'un nouveau convoi pour la France soit organisé dont je ferai partie.

Un peu plus tard je réintègre le camp où je resterai un certain temps et ferai alors la connaissance des quelques Français qui s'y trouvent.

Enfin les Russes organisent un transfert pour les Français qui se trouvent au camp. Au moment du départ j'apprends que je ne figure pas sur la liste, ce qui devrait m'obliger à demeurer au camp. Je vais alors trouver le Russe chargé du voyage, lui expliquant que je suis Français mais, puisque je ne figure pas sur la liste, il n'en a que faire. Ce sont alors mes compagnons qui vont le trouver pour appuyer mes dires et j'obtiens l'autorisation de faire partie du voyage. Nous sommes au mois d'août. Je suis toujours malade.

Nous embarquons dans des wagons à bestiaux pour une direction dont nous ne sommes pas informés.

10) Le long retour

Le voyage durera plusieurs jours. Ce n'est qu'une fois arrivés que nous apprenons que nous sommes à TAMBOV⁽¹⁾.

Le trajet de la gare au camp se fera à pieds, à travers des terrains marécageux où nous pénétrons jusqu'à hauteur du torse. Dans mon état qui, au cours du voyage, s'est à nouveau aggravé, ce bain forcé n'est surtout pas indiqué. J'ai à nouveau de la température. Nous arrivons au camp de TAMBOV où sont rassemblés Français, Belges et Luxembourgeois.

Je n'y resterai que quelques jours où je suis- en principe - en instance d'être rapatrié.

Nous quittons le camp pour entreprendre le voyage de retour qui devra me ramener dans mon pays. Le voyage se fera de nuit, toujours dans des wagons à bestiaux.

Un soir, on nous fait descendre des wagons sans explication, nous obligeant à rester debout durant plusieurs heures. Enfin on nous fait monter dans d'autres wagons et nous comprenons que ce changement de « carrosse » est du à l'espacement des rails qui est différent d'un pays à l'autre. Nous venons de quitter la Russie pour entrer en Pologne. Le convoi s'ébranle.

A un moment le train s'arrête en pleine campagne. Je suis toujours atteint de dysenterie pour laquelle je n'ai reçu aucun soin. J'ai des maux de ventre, mes intestins se tordent. Je veux profiter de cet arrêt pour aller me soulager derrière un talus qui borde la voie ferrée. Je viens juste de m'accroupir lorsque j'entends un coup de sifflet qui indique le redémarrage du train.

Avec le peu de force qui me reste, je cours pour remonter dans le train. Mais déjà il commence à rouler, j'atteins le marche pieds où je me cramponne, sans réussir à me hisser et je suis entraîné sur plusieurs mètres, au risque de passer sous les roues. Allongé sur le sol, je vois le feu rouge du dernier wagon qui s'éloigne et je suis là, seul dans la nuit, ne sachant pas où je suis.

NDR : (1) « A Tambov, les conditions de détention sont effroyables. Les prisonniers y survivent dans une effarante promiscuité et dans une hygiène déplorable, à l'abri de baraques creusées à même le sol pour mieux résister au terrible hiver russe où la température descend en dessous de -30 °C. Un peu de soupe claire et environ 600 grammes de pain noir, presque immangeable, constituent la ration journalière estimée à 1340 calories (en comparaison, en 1944, les détenus d'Auschwitz recevaient 2000 calories par jour). On estime qu'environ un homme sur deux mourait à Tambov après une durée moyenne d'internement inférieure à quatre mois³.

Qui pourrait comprendre l'angoisse que je ressentais alors ? Pendant quelques instants j'enrage, je demeure hébété, désespéré, des larmes d'impuissance me viennent aux yeux. Cependant je reprends heureusement vite la notion des choses et je réagis. Je ne dois pas perdre de temps, je me relève avec difficulté et je commence à marcher droit devant moi, en suivant la voix ferrée.

Au bout d'un moment j'aperçois une lumière dans le lointain et je m'en approche.

Il s'agit d'un poste d'aiguillage où se trouve un polonais de service. J'entre, sans hésiter. L'homme de service me demande mes papiers mais je n'ai plus aucun papier sur moi. Je tente de lui expliquer que je suis français et que je viens de rater le train. Il me dit d'attendre et, après une heure, il revient vers moi et il me dit "tu t'es évadé, tu vois cela ne sert à rien, tu es rattrapé maintenant" il me prend bien sûr pour un soldat allemand, puisque j'en porte encore l'uniforme. C'est le comble.

Je proteste je lui répète sur le chemin de retour que je suis français, rien n'y fait, il ne me croit pas.

Il me conduit jusqu'à la baraque du garde-barrière et je m'installe sur le plancher où je ne tarde pas à m'endormir. Au petit jour je suis réveillé brusquement par un fonctionnaire de la milice polonaise qui m'ordonne de le suivre.

Après une marche d'environ deux kms, nous arrivons en vue d'un petit village. Tout le monde est encore endormi. Je dois attendre l'arrivée du Commandant qui n'est pas encore levé. Il arrive enfin et m'interroge. Il note mon nom et ma nationalité et me laisse. Peu après il m'appelle, me donne du savon, de l'eau, une serviette pour que je me lave.

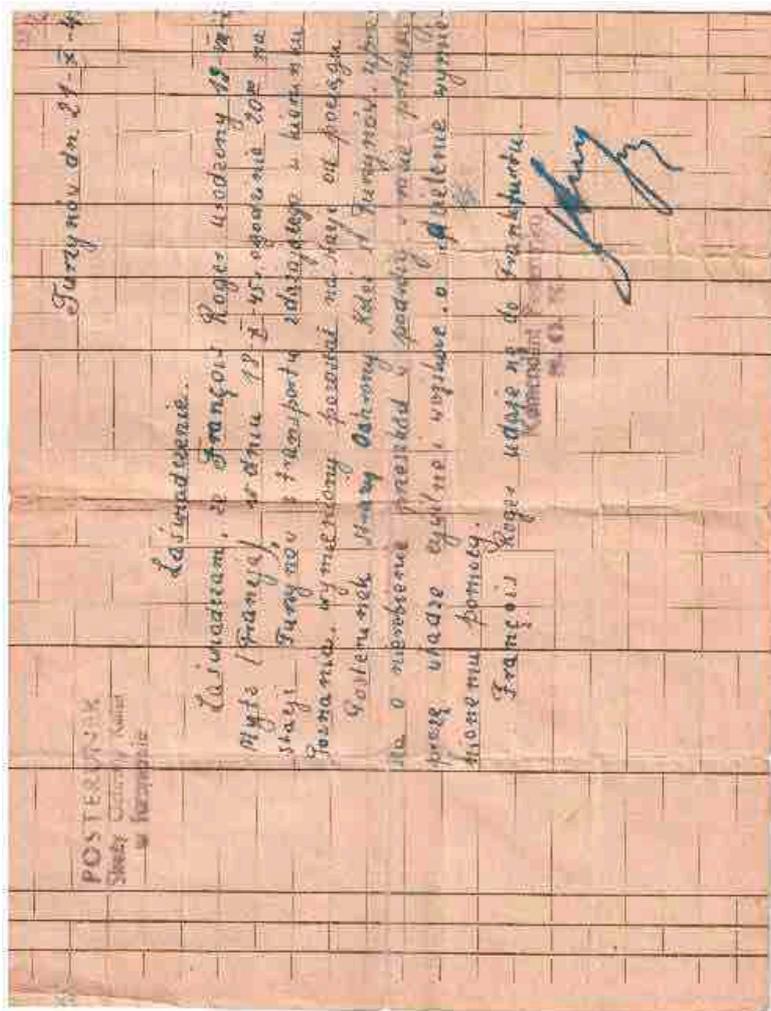
Après quoi il me donne une hache et me dit d'aller couper du bois. J'ai beau lui dire que je ne m'en sens pas la force, il ne veut rien entendre.

Il ne me reste plus qu'à essayer de m'exécuter. Au premier coup de hache celle-ci reste coincée dans le bois, je n'ai pas la force de la retirer. Je m'empare alors d'une masse qui se trouve là mais, au premier coup donné c'est le manche de la hache qui se brise. Je ne peux plus continuer alors j'attends. A midi, le Commandant constatant ce qui est, m'envoie à la cuisine où l'on me donne à manger. Comme j'apprécie !

Le soir, je dormirai dans un vrai lit avec des draps. Mais pour un jour seulement.

Le lendemain, j'ai l'occasion de raconter mon histoire au chef de poste Polonais qui me conseille de prendre un prochain train à destination de FRANCFORT sur ODER et il me remet un mot qui me servira de laissez passer.





Je me rends à la gare et je réussis à monter dans ce train qui fera de nombreux arrêts de durées plus ou moins longues. J'ai faim, affreusement faim. A un arrêt je descends pour voir si je pourrais trouver quelque chose à manger mais je ne trouve rien. Un homme polonais ou russe qui comprend que je suis affamé me tend un morceau de pain que j'accepte avec reconnaissance en fondant en larme. C'est là que - une fois encore-le train se remet en marche sans que je trouve la force de le rattraper. C'en est trop !! Je pourrais hurler de désespoir mais, une fois encore, je me mets en marche.

J'ai la chance de rencontrer un civil qui me comprend et me conduit à la Kommandantur russe. Là, mis en présence de l'officier de service, je lui montre ma feuille de démobilisation. Il me dit alors de sortir et de prendre le train qui se trouve juste en face. Ce que je m'empresse de faire mais je me heurte à un refus catégorique de la part de la sentinelle placée là. Je retourne donc à la Kommandantur et l'officier me dit d'attendre sans plus se soucier de moi. Je m'assois dans un coin du bureau à même le sol. Je suis si fatigué que cela n'a plus d'importance.

Au bout de 15 minutes environ on vient me chercher et l'on me conduit dans un autre bureau où cette fois j'ai droit à une chaise et l'on cherche dans les tiroirs pour voir si l'on ne trouve pas quelque chose à me donner à manger. Malheureusement il n'y a rien. Enfin, vers midi, on me fait sortir et je me trouve en présence d'une dizaine d'individus en civil qui feront le trajet avec moi et qui sont, je l'apprends plus tard, des travailleurs requis par les Russes qui, étant malades, sont renvoyés dans leurs foyers. On nous fait monter dans un grand wagon qui contient une centaine d'hommes et l'on nous dit que le train partira peut être ce soir.

Il ne me reste qu'à attendre et à essayer d'y croire.

Le train se trouve toujours en gare et les hommes qui occupent les wagons se comportent comme des animaux : ils ne veulent même pas sortir pour faire leurs besoins, se contentant de se soulager sur place, ce qui laisse présager de la l'atmosphère dans laquelle nous allons devoir voyager. C'est moi qui, avec le peu d'énergie qui me reste, leur fera remarquer combien leur comportement est odieux, leur demandant de faire un effort.

Apercevant une Jeune-fille qui monte la garde, je lui demande si le train partira ce soir. « Oui peut-être » est sa réponse. Ne me contentant pas de cette réponse et, ayant aperçu un Russe qui se promène le long de la voie, je lui demande s'il n'y aurait pas par là un convoi de prisonniers, ce qu'il me confirme.

Peut-être y aurait-il un wagon occupé par des français. Je quitte alors le train dans lequel je me trouve et je me mets à la recherche de ce fameux convoi que je trouve enfin. Je demande à des polonais s'ils ne s'y trouveraient pas des français. Ils me répondent "On ne prend personne ». Heureusement, l'un d'eux me prend à part et me dit "avance jusqu'au premier wagon", ce que je fais. Arrivé là, je vois à l'une des fenêtres le drapeau français : emblème sacré de la Patrie lointaine, perdu au milieu d'un vaste pays. D'émotion, je ne peux empêcher mes larmes de couler. Le Russe, qui garde le convoi rechigne à me laisser monter mais finit par accepter, en me prévenant que si je monte, je n'aurais rien à manger. Mes compagnons de voyage ne disent alors qu'ils me donneront sur leur part, chacun un peu (une cuillerée de soupe par soldat). J'accepte avec gratitude ; ce qui compte c'est que je me rapproche

de plus en plus de mon pays, en dépit de toutes les difficultés que j'ai eu à affronter jusqu'ici et la malchance qui s'est acharnée sur moi.

Le premier jour je n'ai rien à manger. Tant pis ! Les autres jours je reçois de la soupe mais pas de pain ; je tiendrai tout de même le coup, à présent que j'ai la perspective de retrouver la FRANCE.

Enfin, après quelques jours, je reçois une ration comme les autres.

Nous approchons de VARSOVIE. Entre temps nous recevons du thé qu'il nous est possible de préparer, cela me permet de boire un thé bien chaud ce qui calme, pour un court instant, mon estomac qui, toujours crie famine. Mais, la dysenterie poursuit ses ravages dans mes intestins. J'ai à peine ingurgité quoique ce soit que je dois sortir pour me soulager. A cinq heures du soir nous arrivons en vue VARSOVIE. C'est un spectacle de désolation que nous découvrons. La ville est en ruine. Quand on réalise ce qui reste de la capitale de ce qui fut autrefois un grand pays ! Que de ravages aura fait cette horrible guerre !



Varsovie en ruine

11) Souvenirs épars

Il m'est arrivé tant de choses durant ce voyage retour qu'il m'est parfois difficile, après tant d'années, de tout raconter dans l'ordre des choses.

J'ai le souvenir d'une scène qui m'avait tout particulièrement frappé. C'était à un arrêt, sur le quai d'une gare. Une femme d'un certain âge, une grand-mère, tenait dans ses bras un tout petit bébé, un nouveau-né. Elle avait réussi à allumer un peu de feu à même le quai et essayait de faire chauffer un peu de lait pour nourrir le bébé.

J'ai eu beaucoup de peine en voyant cette scène, me demandant ce qu'allait devenir ces pauvres âmes, seules et sans l'aide de personne.

Les arrêts du train étaient fréquents et de durée toujours plus ou moins longues, le plus souvent en dehors des gares, sans que nous en connaissions les raisons.

Au cours d'un arrêt dans une gare j'avais aperçu au loin un officier en uniforme de L'Armée française. J'appris, je ne sais plus comment, qu'il faisait partie de la Mission française de Rapatriement. En hâte, je me dirigeais vers lui, espérant qu'il pourrait me venir en aide. En me présentant, je lui expliquais la situation dans laquelle je me trouvais, les péripéties douloureuses qui avaient, à chaque fois, retardé mon voyage retour en sorte que je me retrouvais seul, dans un état de santé dont il ne pouvait pas ne pas se rendre compte... Pourtant il me répondit "je ne peux rien faire pour vous" !

Son rôle n'était-il pas de se charger du rapatriement des français ?

Il ajoutât : "vous devriez vous rendre à BERLIN " à une adresse qu'il m'indiqua.

Arrivé à FRANCFORT sur ODER j'ai dû reprendre un autre train en direction de BERLIN. Il s'agissait d'un train de permissionnaires russes. Je devais prendre ce train mais il était bondé ; plus moyen de trouver la moindre place. Je vis alors certains se hisser sur le toit des wagons. Péniblement je réussis à faire comme eux, me callant, et me cramponnant sur un des soufflets. Il nous fallait alors, à l'approche d'un tunnel, nous allonger pour ne pas être fauchés. Après un certain temps, à un nouvel arrêt, n'en pouvant plus de cette position au combien pénible, je suis redescendu, essayant, une fois encore, de trouver une place à l'intérieur. J'étais alors vêtu des quelques hardes que m'avait donné les russes, dont une grosse veste dans leur style, de sorte que je pouvais, à priori, être pris pour un des leurs. Je trouvais cette fois une petite place.

C'est alors qu'un russe qui se trouvait à mes côtés me regarda en me disant "mais, tu n'es pas russe toi". Je répondis "non, je suis français". Il m'empoignât alors au collet et me précipita hors du train. Heureusement le train était encore à l'arrêt sinon, je crois qu'il n'aurait pas hésité à agir de même.

A FRANCFORT, je me suis retrouvé sur le quai de la gare, sachant que je devais me rendre dans une caserne dont on m'avait donné le nom. En sortant de la gare je me suis renseigné auprès d'un passant. Pour m'y rendre, il me fallait prendre un tramway qui me rapprochait de cette caserne. Lorsque j'y arrivais, je constatais qu'elle était occupée, en grande partie, par des prisonniers allemands. J'entrais dans la caserne et j'expliquais que j'étais français. On me promit alors que j'allais avoir un peu de soupe ; perspective dont déjà je me réjouissais ; il y avait si longtemps que je n'avais rien mangé. Un peu plus tard je rejoignais la file de ceux qui - comme moi - attendaient cette soupe tant espérée. Mais, lorsque mon tour arriva, il n'y avait plus de soupe. J'acceptais sans dire un mot, avec stoïcisme ; je n'en étais plus à une déception près.

Je restais quelques jours dans cette caserne où personne ne s'occupait de moi.

Pour les russes la guerre était terminée. Je ne fus pas considéré comme un prisonnier. J'étais libre, j'étais seul, j'étais malade.

Les russes décidèrent ensuite de nous transférer pour une autre destination. Le transport se fit en camions.

Je savais alors que je me trouvais en Allemagne mais, bien sûr, j'ignorais encore qu'elle avait été partagée entre Américains, Anglais, Russes et Français.

Nous avons été conduits dans un petit village où il y avait de nombreuses granges, remplies de paille. L'on nous fit entrer dans l'une d'elles, en attendant la suite. Je me souviens que, la nuit, j'entendais les heures qui s'égrenaient au clocher d'une petite église qui se trouvait juste à côté.

Le lendemain on nous fit remonter dans des camions et nous reprîmes la route, toujours sans savoir vers quelle direction nous roulions. Puis, à un moment nous avons aperçûmes une guérite dans laquelle se tenait un russe. Je compris plus tard que nous venions de franchir la zone occupée par les russes et nous que nous entrions dans la zone occupée par les anglais entre les mains des quels on nous remis.

Les anglais nous ont alors donnés des uniformes allemands à l'état neuf qui vinrent remplacer les vêtements en loques que nous portions.

En nous quittant le russe qui avait procédé à notre transport nous dit "j'espère que, lorsque vous rentrerez dans votre pays, vous direz que vous ayez été bien traités" !

Après avoir revêtu les uniformes que les anglais nous avaient fournis, ils nous donnèrent à chacun une couverture épaisse et bien chaude et nous conduisirent

dans une grande salle.

A ce moment là, prenant conscience que je n'aurais plus à lutter pour survivre, je me suis effondré, sans force, sans volonté, je n'avais plus aucune réaction, je ne pouvais plus marcher, ni faire le moindre mouvement. J'avais atteint les limites de mes forces, de ma résistance.

Les anglais ne nous ont pas gardés très longtemps. Dans la gare proche de l'endroit où nous nous trouvions, un train sanitaire avec la croix rouge peinte en gros sur les wagons, nous attendait. C'était enfin la croix rouge qui allait nous prendre en mains.

Des infirmières s'y trouvaient, attendant notre arrivée. Elles commencèrent aussitôt à nous soigner. L'une d'elles vint auprès de moi pour me parler. Je fus étonné et je le suis encore aujourd'hui, de constater qu'elle savait déjà tout de moi ou presque.

Les infirmières commencèrent par nous donner à manger des doses très modérées, nous disant "nous ne pouvons vous en donner plus, ce serait votre mort" Je n'ai pas réussi à terminer les premières rations, aussi réduites fussent elles. L'état dans lequel elles venaient de trouver la plus part d'entre nous, parlait de lui même.

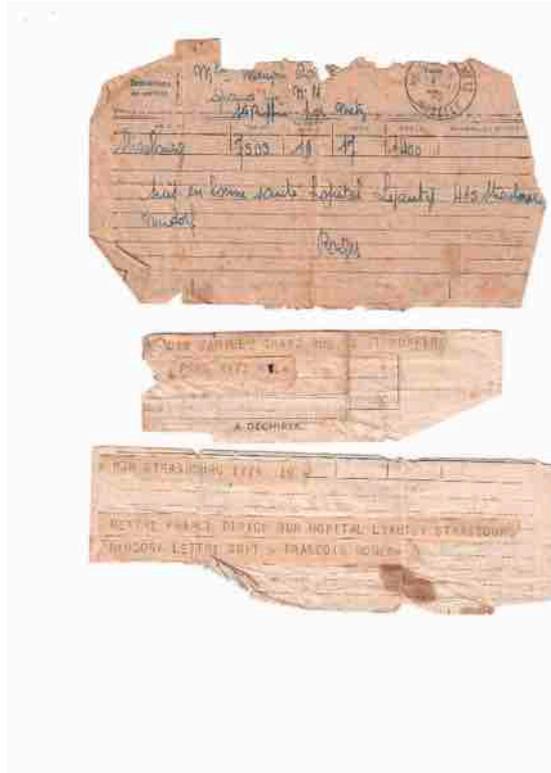
12) Les retrouvailles

Le train se mit en marche vers la France via La Belgique, destination Strasbourg en passant par Metz !

Lorsque je vis METZ écrit en grosses lettres en entrant dans la gare, j'éprouvais une forte émotion en pensant que je n'étais plus qu'à quelques kilomètres de mon village où, sans aucun doute, mes Parents attendaient mon retour. Nous n'avions pas l'autorisation de quitter le wagon. Je n'en aurais d'ailleurs pas eu la force. Je réussis tout juste à me pencher par la vitre du wagon et à apercevoir un cheminot qui se trouvait sur le quai. Je lui demandais alors s'il voulait bien remettre à mes Parents un petit billet, une feuille de calepin que m'avait donné une infirmière, sur lequel j'avais écrit "Je suis de retour, je vais bien" avec l'adresse de mes Parents. Jusque là mes Parents n'avaient eu aucune nouvelle de moi mais, ma mère n'avait jamais perdu l'espoir de mon retour disant toujours, me racontera-t-on : "je sais qu'il est vivant, une Maman sent cela ! ». C'est en larmes et avec un bonheur immense que ma mère prit connaissance de ce billet que je devais retrouver en triant des papiers.



*Suis rapatrié, et suis toujours e...
bonne santé, serais bientôt à ...
maison. Mais je suis obligé a....
jusqu'à Strasbourg pour être
démobilisé. Vous écrirai dem...
ou je suis. En attendant je
vous embrasse tous de tout mon cœur
Votre cher fils
Roger*



Arrivé Strasbourg, je fus hospitalisé à l'hôpital Lyautey. Ma mère fit le voyage et vint me rendre visite dès qu'elle eut connaissance de l'endroit où je me trouvais. Sans doute eut-elle un choc en voyant dans quel état je me trouvais, mais grâce à sa force de caractère elle sut cacher sa peine pour ne pas me décourager.

Je restais à l'hôpital Lyautey durant quelques semaines puis, je fus transféré à l'hôpital Legouest de Metz. J'obtins une permission de quelques jours pour aller passer Noël dans ma famille.

En arrivant mon Père, tout comme ma sœur, ne m'ont pas reconnu ; je n'avais plus que les os et la peau et, en plus, je portais un uniforme anglais !

De l'Hôpital Legouest, je fus transféré au Sanatorium d' Abreschviller où l'on m'apprit que j'étais atteint de tuberculose. Je devais y séjourner plusieurs années. Et grâce aux nouveaux médicaments, découverts depuis peu, à ma volonté de guérir, aux bons soins que je reçus et à l'amour des miens qui attendaient mon retour, je revins un jour guéri.

Je réintégrais enfin mon village, ma famille, notre maison de Sainte Ruffine. Petit à petit je retrouvais l'énergie qui avait toujours été la mienne. J'étais prêt à repartir dans la vie mais mon esprit, mon âme devait à jamais demeurer marqué par cette période douloureuse de ma vie. Mon rêve d'enfant s'était évanoui, ma condition physique ne me permettait plus de m'engager dans l'armée.

J'entrais à l'École de Commerce et, après avoir obtenu mes diplômes, je fus engagé dans une grande Librairie où je devins Directeur de la Papeterie. Entre temps j'occupais aussi les fonctions de Maire dans mon village de Sainte RUFFINE.

En 1953 j'épousais Thérèse Juliette, une fille originaire de Villefranche sur Mer dans le Midi de la France qui me donna deux magnifiques garçons. Je suis grand-père de cinq petits-enfants : Aurélie, Mathieu, Natacha, Noé et Maxime. Dans quelques mois, Aurélie fera de moi l'arrière grand-père d'une petite Juliette.

C'est à eux que je dédie mon histoire pour qu'ils sachent et se souviennent que la vie n'est pas toujours ce que l'on espérait, ce que l'on souhaitait, mais que l'on peut toujours s'en sortir si l'on a de la volonté et si l'on est entouré de ceux qui vous aiment.



Juliette née le 16 août 2013

Ste-Buffine, le.....46

CERTIFICAT

Il est certifié par les présentes sur les déclarations de l'intéressé et des témoins, que Monsieur FRANCOIS Roger né le 19-8-1927 était incorporé de force dans la Wehrmacht le 10-7-44 de laquelle il s'est évadé le 2-2-45.

Le 1^{er} témoin:

René Bignon

Le 2^e témoin:

Georges François



Vu pour la légalisation de la signature de M. *Georges François* approuvé et visé.

Ste-Buffine, le 10-11-46
Le Maire,

MM

certifié par les
témoins.



Pour la légalisation de la signature de M. François Roger approuvé et visé.
Ste-Buffine, le 11. 1946.
Le Maire,

Georges François

